

Hallaine reçut les deux gendarmes dehors, au pied des marches de l'escalier, adossé un instant au mur de bois de chauffage, qui tapissait la ferme sous le balcon. Des petits yeux cachés par des sourcils épais les regardaient s'avancer avec malice, mais sans méchanceté. Puis il se déplaça vers ses trois vaches, qui attendaient derrière la clôture électrique, en poussant des meuglements d'impatience, à cause de la pression du lait.

— Gendarmerie nationale !

— J'suis pas aveugle, répondit le paysan en rigolant.

Garmoz parla le premier, avec une légère inquiétude dans la voix, sans prendre la précaution d'instaurer un climat de confiance. Il fut trop direct :

— Monsieur Hallaine, vous n'aimiez pas beaucoup Chabor à ce qu'on dit, où étiez-vous samedi matin à l'heure du petit-déjeuner ?

— Je prenais mon p'tit-déjeuner, comme d'habitude à la même place depuis toujours.

— Quelqu'un pourrait nous le confirmer ? dit Duponet.

— Elle n'est plus là pour vous l'dire, dit Hallaine sans le regarder.

— Où est-elle qu'on puisse l'interroger ? demanda le brigadier.

— Au cimetière !

« Ça recommence ! » pensa Garmoz, au bord de la déprime.

— Ne vous payez pas notre tête ! Cela pourrait mal se passer pour vous, hurla-t-il.

— J'suis pas sourd. Et puis vous savez, à mon âge...

Tout en disant cela Hallaine s'affairait à faire rentrer dans l'écurie ses trois vaches. Les gendarmes furent

obligés de le suivre et de pénétrer dans cet endroit bas de plafond, sombre, sale, et d'une puanteur telle qu'ils durent protéger leurs narines délicates. C'était une caverne idéale pour les chauves-souris. Duponet poussa un juron sonore quand Blanchette expulsa sa purée d'épinard sur le sol dur, qui renvoya mille gouttelettes sur son pantalon. Tandis que Garmoz perdait l'équilibre en glissant dans la rigole du purin, et faillit embrasser le cul de Noisette, sur laquelle il s'appuya dans une manœuvre désespérée pour se rétablir.

— Merde ! Donc vous étiez seul samedi matin et personne pour vous donner un alibi ? dit Garmoz en parlant du nez.

— J'ai pas besoin d'alibi, dit le paysan hilare, commençant à traire Pâquerette dont la queue faillit battre le képi de l'adjudant-chef, qui esquiva à temps.

— Ah bon ! pourquoi ? demanda Garmoz.

— Parce que j'ai rien fait pardi !

— Ça c'est vous qui le dites. Pourtant, la mort de Chabor, vous réjouit, à ce qu'on dit !

— Pour sûr. J'avais trop d'ennuis avec.

— Vous aviez donc une bonne raison de vous débarrasser de lui.

— J'l'avais d'jà fait avec un bon coup de pied au cul. Et au maire aussi qui a vu ma trique.

— Dites donc père Hallaine, vous êtes plutôt du genre agressif, dit Duponet en regardant du coin de l'œil une fourche à trois dents appuyée au mur.

— J'suis du genre à pas s'laisser faire, quand on m'chie sur les bottes ! Mais j'ai tué personne, si c'est ça qu'vous voulez savoir.

Garmoz peut-être saoulé par le fumet fort de ce lieu confiné, fut atteint d'une sorte de vertige, où son esprit vacilla. Il se disait que par ici les paysans étaient de drôles de gaillards. Ils étaient tous concernés à un titre ou à un autre, tous plus ou moins avantagés par la disparition de Chabor, ils le disaient sans hésiter, en étant contents même. Aucun ne cherchait à avoir un bon alibi ; ils ne savaient même pas à quoi ça servait ! Les gendarmes étaient un peu désarçonnés par ces montagnards, dont la logique d'action était radicalement différente de celle des gens d'en bas, auxquels ils étaient plus habitués. Ces derniers déployaient des efforts incroyables pour échafauder toutes sortes de mensonges. Ils faisaient tout un tas d'histoires, mais eux au moins ils en racontaient des histoires. On pouvait jouer ; on ne s'ennuyait pas. C'était au plus malin. On pouvait les confondre, les attraper. Largement ils auraient préféré que les bergers racontent des histoires à dormir debout, cela aurait donné prise à un travail normal de vérification. C'était cela d'habitude leur rôle d'enquêteur dans les affaires de délinquance ; traquer les mensonges. Mais non. Ici par leur façon de répondre, ces originaux faisaient tous croire qu'ils étaient coupables, on aurait même dit qu'ils y prenaient plaisir. Ils ne donnaient aucune prise aux questions, tellement les réponses étaient pour eux naturelles, sans chercher à narguer. Les enquêteurs étaient donc obligés de construire par eux-mêmes l'histoire du crime. Garmoz ne savait plus où donner de la tête. « Comment tourner un interrogatoire à notre avantage, avec ces paysans glissants comme des anguilles ? » se disait-il. Ses neurones bloqués par ce paysan désarmant, mais peut-

être pas désarmé, ayant lamentablement fait choux blanc, incapable de prendre le dessus, il ne put que se retirer de l'écurie et le laisser finir son travail, non sans dire pour se venger :

— On vous attend dehors ; on n'en a pas fini avec vous.

Noisette commençant à pisser à l'image du torrent de Boisfrais, ils se bousculèrent à la porte pour sortir au plus vite de cet antre invivable. Hallaine continuait à traire en tirant sur le pis de la vache de ses mains calleuses et larges, comme des battoirs, et les avait déjà oubliés. C'était son tort. Les gendarmes attendaient patiemment dehors, furieux ; tout en partageant leurs impressions.

— De tous ceux que nous avons interrogés, Hallaine est celui qui avait le plus gros contentieux avec la victime, dit Garmoz.

— Bien d'accord. Et il est celui qui, sous ses airs de gentil pépé, se révèle avoir un fichu caractère, répondit Duponet. Il faut lui donner une leçon, foi de gendarme.

— Sans parler de l'endroit où il habite, qui lui permet de partir en forêt, en étant vu de personne.

Hallaine sortit avec ses vaches, qui rentrèrent dans leur pré pour y passer la nuit. Il leur jeta un regard dur, ayant espéré en vain qu'ils renonceraient. Garmoz s'approcha et lui dit :

— Monsieur Hallaine, vous êtes en garde à vue. Veuillez bien nous suivre.

— Pourquoi ? J'ai rien fait.

— C'est ce que nous verrons. Pour l'heure, on n'en est pas si sûr. Chabor vous avait mis trop de pression. Vous avez craqué.

— N'importe quoi !

— C'est ce que tous les coupables disent. Trouvez autre chose pour nous convaincre.

— J'veux pas.

— Vous n'avez pas le choix.

— Et mes vaches ?

— Vous pourrez téléphoner à un ami ou au maire pour s'en occuper. En attendant on vous laisse une seconde pour fermer votre habitation.

Le vieux mit un temps infini pour accomplir ces tâches élémentaires. Son copain Louis venu en courant, assurerait l'intérim. Le brigadier impatient prit Hallaine par le bras et l'obligea à monter dans l'estafette. Le vieux paysan, hébété, ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. On l'emmenait de force à la brigade, pour y être interrogé de manière plus approfondie ; cela le dépassait et bloquait littéralement ses neurones.